

LE MAUVAIS ZOUAVE.

Le grand forgeron Lory, de Sainte-Marie-aux-Mines, n'était pas content ce soir-là.

D'habitude, sitôt la forge éteinte, le soleil couché, il s'asseyait sur un banc devant sa porte pour savourer cette bonne lassitude que donne le poids du travail et de la chaude journée, et, avant de renvoyer les apprentis, il buvait avec eux quelques longs coups de bière fraîche en regardant la sortie des fabriques. Mais, ce soir-là, le bon homme resta dans sa forge jusqu'au moment de se mettre à table ; et encore y vint-il comme à regret. La vieille Lory pensait en regardant son homme :

—Qu'est-ce qu'il lui arrive?... Il a peut-être reçu du régiment quelque mauvaise nouvelle qu'il ne veut pas me dire?... L'aîné est peut-être malade....

Mais elle n'osait rien demander et s'occupait seulement à faire taire trois petits blondins couleur d'épis brûlés, qui riaient autour de la nappe en croquant une bonne salade de radis noirs à la crème.

A la fin, le forgeron repoussa son assiette en colère :

—Ah ! les gueux ! ah ! les canaille !

—A qui en as-tu, voyons, Lory ?

Il éclata :

—J'en ai, dit-il, à cinq ou six drôles qu'on voit rouler depuis ce matin dans la ville en costume de soldats français, bras dessus bras dessous avec les bavarois.... C'est encore de ceux qui ont.... comment disent-ils ça.... opté pour la nationalité de Prusse.... Et dire que tous les jours nous en voyons revenir de ces faux Alsaciens !.... Qu'est qu'on leur a donc fait boire ?

—Que veux-tu, mon pauvre homme, ce n'est pas tout à fait leur faute à ces enfants.... C'est si loin cette Algérie d'Afrique où on les envoie ! Ils ont le mal du pays là-bas ; et la tentation est si forte pour eux de revenir, de n'être plus soldats.

Lory donna un grand coup de poing sur la table :

—Tais-toi, la mère !.... vous autres, femmes, vous n'y entendez rien. A force de vivre toujours avec les enfants, et rien que pour eux, vous rapetissez tout à la taille de vos marmots. Eh bien, moi, je te dis que ces hommes-là sont des gueux, des renégats, les derniers des lâches, et que si par malheur notre Christian était capable d'une infamie pareille, aussi vrai que je m'appelle Georges Lory, et que j'ai servi sept ans aux chasseurs de France, je lui passerais mon sabre à travers le corps.

Et terrible, à demi levé, le forgeron montrait sa longue latte de chasseur pendue à la muraille au-dessous du portrait de son fils, un portrait de zouave fait là-bas en Afrique ; mais de voir cette honnête figure d'Alsacien, toute noire et hâlée de soleil, dans ces blancheurs, ces effacements que font les couleurs vives à la grande lumière, cela le calma subitement et il se mit à rire.

—Je suis bien fou de me monter la tête.... Comme si notre Christian pouvait songer à devenir Prussien, lui qui en a tant descendu pendant la guerre !

Remis en belle humeur par cette idée, le bonhomme acheva de dîner gaiement et s'en alla sitôt après avoir vidé une couple de chopes à la *Ville de Strasbourg*.

Maintenant, la vieille Lory est seule. Après avoir couché ses trois petits blondins qu'on entend gazouiller dans la chambre à côté, comme un nid qui s'endort, elle prend son ouvrage et se met à repriser devant la porte, du côté des jardins. De temps en temps elle soupire et pense en elle-même.

—Oui, je veux bien. Ce sont des lâches, des renégats.... mais c'est égal ! Leurs mères sont bien heureuses de les voir.

Elle se rappelle le temps où le sien avant de partir pour l'armée, était là à cette même heure du jour, en train de soigner le petit jardin. Elle regarde le puits où il venait remplir ses arrosoirs, en blouse, les cheveux longs, ses beaux cheveux qu'on lui a coupés en entrant aux zouaves.

Soudain, elle tressaille. La petite porte du fond, celle qui donne sur les champs, s'est ouverte. Les chiens n'ont pas aboyé ; pourtant, celui qui vient d'entrer longe les murs comme un voleur, se glisse entre les ruches.

—Bonjour maman !

Son Christian est debout devant elle tout débraillé, dans son uniforme, honteux, troublé, la langue épaisse. Le misérable est revenu au pays avec les autres, et depuis une heure, il rôde autour de la maison attendant le départ du père pour entrer. Elle voudrait le gronder, mais elle n'en a pas le courage. Il y a si longtemps qu'elle ne l'a vu, embrassé ! Puis il lui donne de si bonnes raisons, qu'il s'ennuyait du pays, de la forge, de vivre toujours loin d'eux, avec ça la discipline devenue plus dure, et les camarades qui l'appelaient "Prussiens" à cause de son accent d'Alsace. Tout ce qu'il dit, elle le croit. Elle n'a qu'à le regarder pour le croire. Toujours causant, ils sont entrés dans la salle basse. Les petits reveillés accourraient pieds nus, en chemise, pour embrasser le grand frère. On veut le faire manger, mais il n'a pas faim. Seulement il a soif, et il boit de grands coups d'eau par-dessus toutes les tournées de bière et de vins blanc qu'il s'est payés depuis le matin au cabaret.

Mais quelqu'un marche dans la cour. C'est le forgeron qui rentre.

—Christian, voilà ton père. Vite cache-toi que j'aie le temps de lui parler, de lui ex-

pliquer.... et elle le pousse derrière le grand poêle en faience puis se remet à coudre, les mains tremblantes. Par malheur, et c'est la première chose que Lory voit en entrant la pâleur de la mère, son embarras.... Il comprend tout.

—Christian est ici !.... dit-il d'une voix terrible et décrochant son sabre avec un geste fou, il se précipite vers le poêle où le zouave est blotti, blême, dégrisé, s'appuyant au mur, de peur de tomber.

La mère se jette entre eux :

—Lory, Lory, ne le tue pas.... C'est moi qui lui ai écrit de revenir, que tu avais besoin de lui à la forge....

Elle se cramponne à son bras, se traîne, sanglote. Dans la nuit de leur chambre, les enfants crient d'entendre ces voix pleines de colère et de larmes, si chargées qu'ils ne les reconnaissent plus.... Le forgeron s'arrête, et regardant sa femme :

—Ah ! c'est toi qui l'as fait revenir. Alors, c'est bon, qu'il aille se coucher. Je verrai demain ce que j'ai à faire.

Le lendemain, Christian, en s'éveillant d'un lourd sommeil plein de cauchemars et de terreurs sans cause, s'est retrouvé dans sa chambre d'enfant. A travers les petites vitres encadrées de plomb, traversées de houblon fleuri, le soleil est déjà chaud et haut. En bas, les marteaux sonnent sur l'enclume.... La mère est à son chevet ; elle ne l'a pas quitté de la nuit tant la colère de son homme lui faisait peur. Le vieux non plus ne s'est pas couché. Jusqu'au matin il a marché dans la maison, pleurant, soupirant, ouvrant et fermant des armoires et à présent voilà qu'il entre dans la chambre de son fils, gravement habillé comme pour un voyage avec des hautes guêtres, le large chapeau et le bâton de montagne solide et ferré au bout. Il s'avance droit au lit : —Allons, haut ! lève-toi.

Le garçon un peu confus veut prendre ses effets de zouave.

—Non pas ça.... dit le père sévèrement.

Et la mère toute craintive : —Mais mon ami, il n'en a pas d'autres.

—Donne lui les miens.... Moi je n'en ai pas besoin.

Pendant que l'enfant s'habille, Lory plie soigneusement l'uniforme, la petite veste, les grands braies rouges, et le paquet fait, il se passe autour du cou l'étui de fer blanc où tient la feuille de route.

—Maintenant descendons, dit-il ensuite, et tous trois descendant à la forge sans se parler.... Le soufflet ronfle ; tout le monde est au travail. En revoyant ce hangar grand ouvert auquel il pensait tant là-bas, le zouave se rappelle son enfance et comme il a joué longtemps entre la chaleur de la route et les étincelles de la forge toutes brillantes dans le poussier noir. Il lui prend un accès de tendresse, un grand désir d'avoir le pardon de son père ; mais en levant les yeux il rencontre toujours un regard inexorable.

Enfin le forgeron se décide à parler.

—Garçon, dit-il, voilà l'enclume, les outils tout cela est à toi.... Et tout aussi ! ajoute-t-il en lui montrant le petit harnais qui s'ouvre là-bas au fond plein de soleil et d'abeilles, dans le cadre enfumé de la porte.... Les ruches, la vigne, la maison, tout t'appartient. Puisque tu as sacrifié ton honneur à ces choses, c'est bien le moins que tu les gardes.... Te voilà maître ici. Moi, je pars.... Tu dois cinq ans à la France, je vais les payer pour toi.

zouave

—Lory, Lory, où vas-tu ? crie la pauvre vieille.

—Père !.... supplie l'enfant.... Mais le forgeron est déjà parti, marchant à grands pas sans se retourner....

A Sidi bel-Abbès, au dépôt du 3e zouaves, il y a depuis quelques jours un engagé volontaire de cinquante-cinq ans.

ALPHONSE DAUDET.

CHOSSES ET AUTRES

—Le maréchal Bazaine est mourant à Madrid.

—Une dépêche de Londres annonce que les Basutos sont en pleine révolte.

—Une télégramme annonce que la mère du général russe Skobeloff a été assassinée avec sa suite.

—L'un des plus habiles architectes de Paris est aveugle. Le toucher lui tient lieu de la vue.

—Des Pères Oblats expulsés de France sont arrivés à Québec, et ont été reçus à la Congrégation de St-Sauveur.

—Le bruit court à Londres que le duc de Norfolk est venu en aide à Mgr Capel en liquidant toutes ses dettes.

—Les chiens qu'on a fait noyer à New-York dans l'espace de trois semaines ont été au nombre de 2,300.

—La population de Providence, capitale du Rhode-Island, est de 104,760. En 1870, elle n'était que de 68,904.

—On assure que Mme Nilson s'est en-

gagée par contrat à venir chanter aux Etats-Unis pendant la prochaine saison.

—On rapporte que la semaine dernière, au lac de Beauport, la gelée a flétri les tiges de patates.

—La compagnie des abattoirs de Montréal va commencer les travaux dans quelques jours.

—Par suite d'un éboulement qui s'est produit aux travaux du tunnel sous l'Hudson, vingt personnes ont perdu la vie.

—Geo. Dixon alias Bennet, l'assassin de l'hon. Georges Brown, a été pendu le 23 courant à Toronto.

—Ce n'est ni au discours latin ni au vers latin qu'on décernera à l'avenir, en France, les prix d'honneur, mais au discours et au vers français. Il est temps.

—La révérende Sœur Thibodeau, d'Ottawa, doit célébrer prochainement ses noces d'or ou cinquantième anniversaire de prise d'habit.

—Les jésuites français ont demandé au gouvernement espagnol l'autorisation d'établir une colonie pénitentiaire dans l'île de Fernando Pô.

—A une élection qui vient d'avoir lieu dans la province de Pernambuco, au Brésil, la milice a tiré sur la foule et tué 20 personnes.

—Les lords commissaires de la marine royale anglaise ont donné ordre d'abolir l'usage du fouet comme punition à bord des bâtiments de guerre.

—D'après les dernières statistiques, il y a actuellement aux Etats-Unis 98,000 Indiens civilisés, 125,000 à demi-civilisés et 78,000 entièrement sauvages et nomades.

—Le Sultan est dans une grande inquiétude sur le sujet des intrigues qui se trament dans son palais. Il a manifesté l'intention d'abdiquer ou de se suicider.

—Une dépêche de Constantinople dit qu'un certain nombre de chrétiens ont été massacrés à Aden, Asie Mineure, pour avoir refusé d'embrasser la religion mahométane.

—Hartmann, le nihiliste, Menotti Garibaldi et Arthur Arnould, le communiste, font, paraît-il, partie de la rédaction du nouveau journal de Rochefort, *l'Intransigeant*.

—Des avis des îles Samoa (Océanie), disent que la canonnière britannique *Danaë* a détruit un village pour punir les habitants qui avaient rompu la paix.

—Le gouvernement, dit une dépêche de Paris, a ardonné aux préfets de hâter l'expulsion de tous les jésuites restant en France. Les jésuites de Lyon iront en Angleterre.

—La Chambre des Communes d'Angleterre, a adopté une motion contraire à l'érection d'un monument, dans l'abbaye de Westminster, à la mémoire de feu le prince impérial.

—On mande des Açores qu'à la suite d'un tremblement de terre à l'île de St-George, il s'est formé une autre île de 18,000 pieds carrés de surface, à six cents mètres de distance.

—Il est rumeur que l'impresario Gye visitera l'Amérique pendant la saison prochaine—ce qui nous procurerait très probablement l'avantage d'entendre Albani et Patti.

—On assure que le prince Léopold est sérieusement malade, et l'on croit que c'est d'épilepsie. Les plus grandes précautions ont été prises pour tenir la chose secrète, afin d'empêcher que des rapports exagérés soient envoyés en Angleterre.

—Suivant un bruit alarmiste, le sommeil du prince de Bismark serait troublé par l'agitation qu'a provoquée en France l'expulsion des jésuites : il aurait même, dit-on, envoyé le prince de Hohenlohe à Paris pour protester contre cette mesure.

—Une institutrice de Londres vient d'être condamnée pour avoir infligé une

drôle de punition à une de ses élèves. Elle s'était imaginée de coller un morceau de tafetas sur les lèvres de l'enfant parce qu'elle parlait trop !

—Comme le train de Québec passait à St-Liboire, deux hommes et un enfant étaient sur la voie. L'enfant a été mis en pièces, et son corps a été retrouvé sur la charrue. On dit que les deux hommes sont morts depuis des blessures qu'ils ont reçues.

—Le *Pèlerin de Ste-Anne* de M. Lemay sera bientôt publié par livraisons de huit pages, illustrées, à raison de deux cents. L'ouvrage complet coûtera 50 cents. Nous aimerions savoir si quelqu'un sachant lire refusera d'acheter cet intéressant roman à ces conditions.

—L'ex-impératrice Eugénie a débarqué à l'île Ste-Hélène le 13 courant, et a visité la maison où Napoléon Ier est mort, et l'endroit où il a été d'abord enterré. Puis elle s'est embarquée pour l'Angleterre.

—La compagnie du chemin de fer du Nouveau-Brunswick, a vendu, paraît-il, tous ses terrains et son matériel à des capitalistes de New-York et de Montréal pour \$2,000,000. Les nouveaux propriétaires se proposent, dit-on, de compléter ce chemin jusqu'à la Rivière-du-Loup (en bas).

—Nous avons déjà annoncé que M. T. Sherman, fils du général-en-chef des Etats-Unis, et M. T. Kernan, fils du sénateur de ce nom, représentant l'Etat de New-York au Congrès de Washington, étaient entrés dans les ordres religieux. Après avoir été étudiant en Europe, ils entrent au collège des Jésuites à Baltimore, Maryland.

—Le croiseur russe *Yaroslaff* se rendra le mois prochain dans les eaux du Pacifique. Le *Russia*, parti de Cronstadt à destination de Vladivostock, porte 8,000,000 de cartouches, 10,000 fusils pour la défense des ports et des côtes, et deux bateaux porte-torpilles. Il y a déjà six croiseurs dans le Pacifique, six autres sont attendus prochainement.

—Nous avons remarqué sur le programme d'un concert récent donné à Albany, par le prof. Thompson, le nom de Mlle Rosanna Bazinet, de Glen's Falls. Les comptes-rendus de la soirée ajoutent que notre jeune compatriote possède une voix de soprano très riche, et les *bis* qu'elle a provoqués prouvent qu'elle a été fort appréciée.

—Jefferson Davis vient de faire remettre à la ville de la Nouvelle-Orléans, conformément à la volonté de feu Mme Dorsey—qui lui a légué récemment sa fortune—un tableau représentant "Anne d'Autriche montrant au peuple français le portrait de son fils." Ce tableau a été peint par Michard, peintre officiel de la cour de Louis XIV.

—La princesse Louise, d'après les journaux d'Ottawa, serait obligée de suivre l'avis de ses médecins, qui lui ordonnent un repos complet pour gagner les forces qu'elle a perdues par suite de l'accident qui a failli lui coûter la vie et qui a grandement ébranlé sa santé. En conséquence, elle devra partir, le mois prochain, pour l'Angleterre, d'où elle ira aux eaux en Allemagne avant son retour au Canada.

—Un ingénieur vient d'inventer la marche électrique. Nous devions déjà beaucoup de choses à l'électricité, mais nous ne connaissions pas la marche.

L'appareil imaginé signale toutes les montées. Aucune personne ne peut monter dans un escalier sans qu'on soit par lui averti de son passage. Il indique aussi si la dernière personne traversant l'escalier montait ou descendait.

Invention très utile pour signaler l'arrivée des voleurs qui passeront maintenant par les fenêtres pour ne pas faire sonner la marche électrique.

Un visiteur qui voudra partir *incognito* se laissera glisser sur la rampe de l'escalier.